

Épistémologie de la communication : scepticisme et intelligibilité du savoir communicationnel

Article mis en ligne le 29 septembre 2003.

Luiz C. Martino

Professeur à la faculté de Communication de l'université de Brasília (UNB), titulaire d'un doctorat de l'université René Descartes (Paris 5), Luiz C. Martino est chercheur au CNPq (homologue brésilien du CNRS français) et fondateur du Groupe de travail Épistémologie de la communication de la Compos (homologue de la Sfsic française). Ses centres d'intérêt en recherche : épistémologie, théorie et technologie de la communication.

Plan

Introduction

Quelle est la signification de ce scepticisme ?

La difficulté de reconnaître les théories : extension et pertinence

Les rapports entre théories : le problème de la systématisation

Résumé. Quelles sont, finalement, les théories de la communication ? La disparité des réponses effectivement données dans les ouvrages consacrés à la matière nous montre la nécessité d'aller au-delà de la simple compilation des théories, afin d'instaurer une réflexion sur la systématisation du savoir auquel elles se rapportent. Le problème qui se pose à travers cet article consiste en une analyse et explicitation des fondements du scepticisme qui entoure la question, largement hégémonique entre les spécialistes de la communication et qui n'est pas sans conséquence pour la structuration de notre domaine de connaissance.

INTRODUCTION

En dépit de l'important volume de recherches sur la communication, les études sur ses fondements n'occupent pas un lieu privilégié dans la production des savants. Il n'est pas rare de trouver, parmi les plus renommés chercheurs de ce champ d'étude, des observations sur la fragilité des connaissances produites en la matière.

La première explication que l'on peut donner à cela se trouve dans quantité de théories qui s'attachent au sujet. Comme l'a constaté Robert Escarpit, « les domaines du savoir deviennent trop nombreux, trop spécialisés pour qu'un seul homme, même après de longues années de réflexions et de lectures, souvent d'apprentissages difficiles, puisse en appréhender ne fût-ce qu'une partie » (Escarpit, 1991, p. 7). Sur un ton dramatique, il invoque le besoin de systématisation de la connaissance et présente son travail comme « la dernière chance » pour réaliser une vision d'ensemble du champ d'étude de la communication.

Les difficultés, cependant, ne se limitent pas uniquement à l'extension de la production sur le sujet, elles mettent en jeu aussi l'organisation même de la connaissance de cette discipline, si bien qu'au problème de la quantité de publications se superpose celui de la qualité de la réflexion.

Dans ce sens, Bernard Miège, par exemple, en faisant un bilan des connaissances de ce domaine de la connaissance, a fait ressortir l'abondance « d'oppositions logiques, la diversité des niveaux appréhendés et les contradictions », et en tire la conclusion que « bien

qu'elle ait atteint un certain niveau d'élaboration, qui lui permet d'ores et déjà d'appréhender la complexité des phénomènes dont elle entend rendre compte, la pensée communicationnelle n'est pas unifiée, et n'est pas prête à se présenter comme telle » (Miège, 1995, p. 111).

Sceptique, il en arrive à mettre en doute la pertinence de la pensée communicationnelle elle-même (ibidem), encore que cela ne soit que pour la modérer d'un certain relativisme (compris dans la notion de champ). Cependant, le scepticisme à l'égard de l'organisation du domaine de connaissance semble être le centre de gravité de cette matière polémique, et cet état de fait se retrouve fréquemment.

Miguel de Moragas, plus radical, n'économise pas les critiques en ce qui concerne la possibilité d'un « statut épistémologique propre » à la communication. D'après lui, « celle-ci n'a jamais été, ni n'est aujourd'hui non plus, la meilleure condition de notre objet » (Moragas, 1993, p. 17), indiquant avec clarté le manque de spécificité de la communication en tant que savoir autonome. Pour lui, il ne s'agit que « d'une investigation subsidiaire ».

Pour Francis Balle, la communication porte plusieurs signes propres au savoir scientifique, notoirement ceux de son institutionnalisation (écoles, revues, sociétés savantes à niveau national et international...), néanmoins il hésite à en lui attribuer ce statut. Selon lui, la communication oscille entre un art (ou technique) et une science; finalement, il compare l'état des études sur les médias à un « patchwork », étant donnée l'abondance et la diversité des approches (Balle, 1992, p. 44). Il s'agirait donc d'un « savoir en mosaïque », lequel réclame une pluralité de disciplines. Parmi autant d'écueils pour la promotion au statut de science, il souligne le manque « d'accord entre les chercheurs sur les contours du domaine étudié » (Balle, 1992, p. 45).

Une des raisons de ce manque d'accord, comme l'observe José Marques de Melo, tient en ce que « au lieu d'effectuer leurs analyses du phénomène communicatif, chaque science et courant philosophique emploie sa propre perspective, sa propre terminologie, ses concepts spécifiques (Marques de Melo, 1973, p. 13), exposant ironiquement les chercheurs de ce champ d'étude à ce que, de notre part, nous pourrions appeler des « difficultés de communication » (confusion terminologique, univers conceptuel trop étendu, diversité et méconnaissance des paradigmes).

Armand et Michèle Mattelart eux aussi suivent la même direction et font écho aux avis sceptiques. Pour eux, le domaine de la communication se trouve exposé et accumule « doctrines aux effets de la mode et prêt-à-penser aux néologismes météores (qui) font figure de schémas explicatifs définitifs, de leçons magistrales, gommant au passage les trouvailles d'une lente accumulation, contradictoire et pluridisciplinaire, des savoirs en la matière, et renforçant l'impression de la frivolité de l'objet » (Mattelart, 1995, p. 4).

Comme tant d'autres, ils nous mettent en garde contre le manque de systématisation des connaissances et avertissent que le sujet ne reçoit pas de la part des chercheurs une attention proportionnelle à son importance. À la suite du texte cité, ils affirment : « Peut-être plus dans ce champ de connaissances que dans d'autres, l'illusion est forte de penser que l'on peut faire table rase de cette sédimentation et que, dans cette discipline, à la différence des autres, tout reste à créer » (ibidem).

En général, les opinions convergent vers le diagnostic indiqué par Bernard Miège, selon lequel « les sciences de la communication ne peuvent pas prétendre avoir atteint une maturité suffisante et les chercheurs qui la réclament sont loin d'avoir abouti à un accord minimum sur leurs objets de recherche » (Miège, 1990).

Il n'est absolument pas rare de trouver des affirmations de ce genre dans les pages des principaux auteurs de ce domaine de connaissance ; ainsi, plutôt que de multiplier les

exemples, il s'agit de s'interroger sur un point primordial : quelle est la signification de ce scepticisme ?

QUELLE EST LA SIGNIFICATION DE CE SCEPTICISME ?

L'analyse détaillée de cette question paradoxale échappe aux dimensions du présent texte. Cependant, même sans pouvoir traiter le sujet comme il se doit, il est difficile de se passer de son examen, étant donné qu'un positionnement sceptique met en jeu des problèmes qui ne sont pas seulement de cohérence, mais de la consistance même du domaine de connaissance de la communication.

À la rigueur, il faudrait parler de « scepticismes », étant donné les différences de degré et d'orientation concernant les multiples aspects du problème. De façon un peu schématique, on peut distinguer deux attitudes. Dans une première version, le scepticisme nous amène à mettre en doute la possibilité d'une science de la communication. Bien entendu, il n'est pas question d'adopter une position auto-négatrice et donc contradictoire, comme pourrait le suggérer une première impression, mais seulement de nier à la communication un statut de science ou de savoir indépendant. Au centre de la question se trouve l'autonomie de cette discipline. Pour beaucoup de spécialistes il ne s'agirait que d'une branche de la sociologie ou de la psychologie. Dans ce cas, il n'existerait pas un savoir proprement communicationnel, mais des savoirs qui traitent de certains objets empiriques, en général désignés comme « phénomènes communicationnels », ou plus simplement « communication ». Dans une seconde version, on reconnaît son autonomie, et le scepticisme se rapporte à l'état actuel de l'organisation de cette discipline.

En effet, les doutes objectés par Francis Balle, mais principalement ceux formulés par Moragas, ont trait à la possibilité d'une science de la communication, tandis que pour des chercheurs comme Escarpit et Mattelart, il ne s'agirait que de l'étape actuelle de son développement, ou d'une condition de la nature de la discipline, comme l'affirme Bougnoux, qui la rapproche de la philosophie (Bougnoux, 1998). La tendance des chercheurs les plus sceptiques est de prendre le terme communication (écrit avec une minuscule) comme le synonyme de « phénomène communicationnel » et comprendre le terme Communication (écrit avec une majuscule) comme un *champ d'études*, celui-ci constitué par des approches hétérogènes, réunies sous un seul trait commun, l'analyse des « phénomènes communicationnels », malgré toute la diversité d'origines et des propos de ces approches. Dans sa version plus souple, en revanche, on tend à accepter l'idée de la communication comme une *discipline*, sans renoncer pour autant à la critique qui expose l'incapacité d'en fournir un objet d'étude acceptable.

De façon assez curieuse, on constate actuellement une tendance à critiquer la position disciplinaire pour défendre la position de champ, sans que soient tirées les conséquences d'une telle détermination. La notion de champ n'est pas moins problématique que celle de discipline (Martino, 2001a), mais l'attribution d'une certaine valeur négative à cette dernière (fruit de l'identification sommaire et simpliste avec un certain positivisme) fait pencher la balance en faveur de la première.

D'un autre côté, même en fonctionnant comme une ligne de démarcation pour les théoriciens de la communication, les deux versions du scepticisme ne cachent pas un certain accord à l'égard d'un point de départ commun – la critique du manque d'objet d'étude et la condition interdisciplinaire des études en communication – et se réconcilient face aux évidences de la faible structuration du domaine de connaissance. Bref, soit comprise comme champ, soit saisie comme discipline, la communication présente de graves difficultés de définition, indiquées çà et là par les chercheurs les plus réputés,

difficultés qui, finalement, ne peuvent passer inaperçues aux yeux de tout chercheur sérieux qui se penche sur l'analyse des phénomènes communicationnels.

Effectivement, la difficulté à délimiter avec précision le champ d'études de la communication semble être le centre autour duquel gravite la problématique de ce domaine de la connaissance. Les raisons à cela sont d'ordre divers. On peut les trouver à l'origine même de la formulation du problème de la communication au XX^{ème} siècle, dont la variété d'approches comporte un nombre indéfini de dimensions, qui s'étendent de la nature du processus (communication humaine ou animale ; communication par des signes linguistiques ou sémiotique dans un sens ample ; communication médiatique ou immédiate ; de masse ou interpersonnelle, etc., cf. Martino, 2001c) à la diversité des courants de pensée, avec leurs différentes écoles et façons d'approche, en passant par le chevauchement avec d'autres problématiques, mieux définies et qui comptent avec des traditions de recherche bien établies, au sein de disciplines déjà consolidées : transmission de la culture, formation de subjectivité, dynamique des processus sociaux, etc. – sans parler, évidemment, des influences politiques et des intérêts les plus divers relatifs à la division des savoirs et de leur institutionnalisation.

Il serait tout à fait surprenant qu'une telle complexité n'ait pas d'incidences sur le champ de la communication, dont la faiblesse de définition est une conséquence directe de la difficulté de systématisation des connaissances en jeu. Comme si cela ne suffisait pas, l'identification même du problème de la dispersion du champ, ou de l'inconsistance de l'objet, semble contribuer, à sa manière, à l'état confus de la question. Comme nous en avertit Bernard Miège, « il y a vingt-cinq ans que l'apparition de "théories générales" se succèdent à des intervalles réguliers, fréquemment sans que les nouvelles s'appuient sur les précédentes, sans même prendre le souci de les critiquer, ou simplement de les évaluer. Les bibliographies relatives à ces publications commencent à s'étendre, et grandes sont les difficultés pour établir les filiations, ou pour tracer les évolutions au sein de ces productions théoriques » (Miège, 2000).

De façon notoire, à partir des années 70, avec l'affaiblissement de l'hégémonie des deux principales cadres d'orientation théorique, le fonctionnalisme nord-américain et l'école de Francfort (respectivement appuyées sur le positivisme et sur le marxisme), qui amenait Umberto Eco à réclamer la mise en retraite de tous les maîtres de théories de la communication (Eco, 1977), le domaine de la communication n'a pas cessé de multiplier ses dimensions et d'élargir ses frontières (d'où le ton dramatique d'Escarpit, qui probablement anticipait l'extraordinaire croissance du champ théorique de la communication).

Le souci de fournir des théories plus précises afin de décrire les processus communicationnels a créé de nouvelles difficultés. Deux problèmes surgissent dont le traitement est aussi fondamental qu'urgent :

- 1) celui de connaître les nouvelles théories (car elles se déploient en multiples dimensions et se renouvellent à une vitesse impressionnante) ;
- 2) celui d'établir des rapports avec celles qui existent déjà.

Ces problèmes, d'une certaine façon, renouvellent le besoin de connaître l'univers des théories de notre domaine de connaissance et exigent un traitement épistémologique, car il n'est plus question de faire un recueil de théories isolées, mais de développer des moyens pour traiter ces ensembles de théories. Des ensembles non seulement incohérents entre eux, mais parfois incohérents en eux-mêmes, et de toute façon constitués par des théories peu compatibles avec une théorie générale.

La leçon qu'il faut tirer de l'analyse de ces difficultés est que le scepticisme à l'égard de l'établissement du savoir communicationnel, absolument régnant (ou presque) dans le

domaine de la communication, ne peut pas être réglé avec le surgissement de nouvelles théories, car il exige un traitement proprement méta-théorique ou épistémologique. Seul un état plus avancé de systématisation des connaissances pourra lui faire face. Reste à savoir si la communication, en tant que branche de la connaissance, dispose des ressources nécessaires pour que cela puisse devenir une réalité.

LA DIFFICULTÉ DE RECONNAÎTRE LES THÉORIES : EXTENSION ET PERTINENCE

Le premier défi lancé aux chercheurs et savants de ce domaine de connaissance est celui de reconnaître son champ d'étude. Quelles seraient, finalement, les théories de la communication ?

Pour donner une réponse à cette question il faudrait faire un inventaire plus ou moins exhaustif des théories qui abordent les phénomènes communicationnels. Et, pour que l'œuvre soit complète, il faudrait inclure à ce panorama, outre les théories déjà établies, celles plus récentes, aussi bien que récupérer celles qui ont été « étouffées » par les courants hégémoniques. Cependant, même d'une manière partielle et incomplète, une pareille œuvre ne peut être réalisée sans en mettre en jeu une autre encore plus fondamentale : en effet, l'élaboration de l'inventaire des théories qui ont été générées tout au long d'un siècle d'obsessions consisterait déjà en une tâche considérable, mais qui, indépendamment d'être complète ou non, suppose l'effort de formuler les bases du jugement de la pertinence d'une certaine théorie par rapport au domaine de la communication.

Ce problème, loin de passer inaperçu, n'a malheureusement pas reçu l'attention qu'il mérite. Une simple révision de la bibliographie la plus accessible – celle employée en cours de théories de la communication, donc responsable de la formation des savants et des professionnels de ce domaine – nous révèle la disparité des écoles et des paradigmes.

Avec la collaboration du CNPq nous avons utilisé la méthode d'analyse de contenu pour comparer quelques-uns des textes de théories de la communication les plus fréquents, ou les plus disponibles, dans le contexte académique brésilien. La discordance des opinions entre les spécialistes en la matière était frappante. Même en se restreignant à des observations préliminaires, le manque d'un accord minimum à l'égard des théories de ce domaine de connaissance est patent.

Autant pour les étudiants que pour les chercheurs de pointe, l'ensemble des théories qui configurent le corpus théorique de la communication n'est absolument pas évident. Des auteurs comme Bougnoux et Rüdiger fournissent des ensembles de théories complètement distincts, fait d'autant plus déconcertant qu'ils n'ont aucun point commun entre eux ou avec les listes de théories établies par auteurs comme Defleur/Ball-Rokeach ou Wolf. Ces derniers restreignent pratiquement leurs recherches aux tendances nord-américaines, tandis que des auteurs comme les Mattelart et Miège, avec des couleurs fort différentes, ont adopté une description chronologique des théories qui apportent une contribution certaine à l'analyse des phénomènes communicationnels.

Le résultat de l'examen de compositions si hétérogènes est l'impression (d'ailleurs assez compréhensible) d'une inconstance des théories de la communication, laissant ainsi s'instaurer un doute quant à la pertinence de ces théories par rapport au domaine de connaissance, ou pire, quant à la pertinence du domaine de la communication lui-même. Si le néophyte, abandonné à la tâche de concilier ses lectures, se ressent d'un cadre théorique plus net et se laisse gagner par l'impression d'une permissivité excessive, ou d'une « sélection » un peu aléatoire (« Tout peut être communication »), le chercheur chevronné, à son tour, ne peut pas compter avec une discussion plus approfondie sur les critères

employés par les spécialistes afin d'effectuer la sélection des théories ou des écoles. Ce qui amène beaucoup de savants à adopter la thèse selon laquelle il ne s'agit pas d'une discipline, mais d'un champ d'études : les théories existent, mais la communication en tant que discipline n'existe pas.

Nous rencontrons ici ce qui nous paraît être le point crucial de ce domaine de connaissance, et que nous prenons comme le problème de nos recherches actuelles : expliciter et analyser de manière critique les critères qui nous permettent de dire que telle ou telle théorie ou école appartient ou n'appartient pas au champ de la communication. Thème tabou, fruit de préjugés et très sensible au jeu politique, la discussion du critère de pertinence des théories par rapport à notre domaine d'études rencontre une forte résistance dans la respective communauté de savants. Discussion normalement interdite sous peine d'accusation de « réductionnisme », comme si l'éclectisme, la superposition de champs et la sommation de tous les sujets ayant trait à la communication humaine (et même extra-humaine) était la seule ou la meilleure voie pour penser la nature du savoir communicationnel.

De toute évidence, il ne s'agit pas d'une question sur laquelle on puisse adopter une réponse aussi catégorique et absolue que dans les oppositions binaires, stipulant de façon simplifiée un « dedans » et un « dehors ». Il n'est absolument pas question de prétendre dicter ce qui est le « vrai », le « correct » et ce qui ne l'est pas, mais il ne s'agit pas non plus de renoncer à la réflexion sur le relatif état d'abandon de questions aussi essentielles que la définition du champ ou de l'objet de notre domaine de connaissance.

La prétention de mettre en place un schématisme rigide est rigoureusement étrangère aux chercheurs familiarisés avec les questions épistémologiques. Même les plus établies des disciplines scientifiques ont leurs zones d'obscurité, où il est difficile d'avoir de la précision. Le problème n'est pas, cependant, celui des exceptions, mais bien celui de la règle. Ce n'est pas le travail de détail, de savoir juger les théories marginales ou ambiguës, mais celui de la constitution du « noyau dur » du domaine de connaissance. Il s'agit alors de créer les conditions pour se mettre d'accord sur un ensemble de théories – aussi minimum soit-il – capable de jouer un rôle structurant pour le champ, et de justifier cela à partir du travail de conceptualisation et de débat, comme il convient aux activités de nature philosophiques/scientifiques. Ou, au pire – en prenant l'hypothèse la plus défavorable de l'impossibilité d'une telle définition –, approfondir la réflexion sur les raisons qui nous empêchent de parvenir à nous mettre d'accord sur ce noyau dur.

LES RAPPORTS ENTRE THÉORIES : LE PROBLÈME DE LA SYSTÉMISATION

Dans un premier temps, il y avait le besoin d'exploiter et répertorier les théories de la communication, connaître les différents discours, qui, ici et là, s'occupaient de l'étude des phénomènes communicationnels. L'exigence de donner une réponse à ce problème a motivé l'élaboration de divers ouvrages spécialisés, qui même en nous rendant des ensembles de théories assez différents, ont rendu possible une première approche du problème. Et pourtant, la disparité même des résultats obtenus, tout en donnant des réponses valables, ne put empêcher que la question soit relancée, qu'elle reprenne un nouveau souffle et soit reformulée, cette fois-ci, à un niveau supérieur à la simple compilation de théories : il fallait désormais instaurer la réflexion sur leur systématisation. Mettre en rapport les théories entre elles, établir les critères de pertinence par rapport au domaine de connaissance de la communication. Voici des problèmes extrinsèques à ces théories, qui dépassent les cadres de théories spécifiques, pour s'inscrire dans un plan méta-théorique, ou proprement épistémologique.

La systématisation des théories d'un certain domaine du savoir est une nécessité intrinsèque à n'importe quel savoir de nature philosophique/scientifique. Elle correspond à la nécessité d'évaluation des perspectives théoriques afin d'organiser les connaissances produites dans un corpus de documents et leurs traditions de pensée respectives. Inaliénable, elle accomplit une fonction vitale dans la dynamique de la pensée de nature philosophique/scientifique. Néanmoins, une caractéristique de cette procédure essentielle dans le domaine de la communication attire l'attention. Outre le manque d'une discussion sur le critère de pertinence des théories par rapport au domaine de connaissance, un autre aspect du problème de la systématisation mérite d'être cité : une grande partie des théories classifiées dans notre domaine ne revendiquent pas leur participation à l'univers de la communication ; elles ne se reconnaissent pas comme étant des « théories de la communication ». Ce sont des théories qui trouvent leur origine dans d'autres champs d'études, dans lesquels elles se reconnaissent et sont reconnues ; qui ne revendiquent ni objectifs, ni objet proprement communicationnel. Ce sont des théories qui ont été saisies en dehors de leurs problématiques originelles, réinterprétées et identifiées à un champ qui, s'il ne leur est pas entièrement étranger, ne compte du moins pas parmi l'inspiration de leurs pères, ni dans les propos les plus immédiats de ces théories.

C'est le cas, par exemple, de l'école de Francfort, qui n'a jamais prétendu à autre chose qu'à une philosophie, voire une sociologie. Il en va de même pour une grande partie du fonctionnalisme américain, ladite *communication research*, constitué par des sociologues et des psychosociologues, lesquels ne se sont jamais éloignés de leurs disciplines respectives. C'est aussi le cas de l'école de Palo Alto, née dans le *Mental Research Institut*, ayant comme interlocuteurs privilégiés le béhaviorisme et la psychanalyse, et qui objectivait l'élaboration de traitements thérapeutiques contre les troubles du comportement, étant donc toujours centrée dans les problématiques propres à la psychologie. Il en va de même pour l'école de Chicago, identifiée à la sociologie, ou encore des analyses du discours par rapport à la linguistique, etc.

À la grande déception de nos manuels, Lazarsfeld, Hovland, Adorno, Horkheimer, Watzlawick, et tant d'autres noms célèbres dans notre champ, n'ont jamais eu l'intention de réellement fonder un domaine de connaissance ; ils n'ont jamais fondé une « science » ou une discipline intitulée « communication ». Si leurs œuvres nous sont chères, il faut reconnaître qu'il s'agit d'une appropriation de notre part, les communicologues. Elles ne peuvent rigoureusement être saisies (comme parfois on aimerait le croire) en tant qu'œuvres des pères fondateurs d'une branche de la connaissance que, simplement, ils méconnaissaient, ou même à laquelle ils ne croyaient pas. Il faut absolument revenir sur le sens de ces théories « à l'insu », ces théories de la communication dont origine et propos se trouvent hors de notre domaine de connaissance. A moins qu'il ne faille croire qu'une théorie peut se permettre le luxe de méconnaître ce qu'elle prétend expliquer ? Ou encore, d'expliquer ce qu'elle n'a pas eu la prétention de faire ?

Même la « théorie hypodermique » (*bullet theory*), célébrée comme une importante référence dans l'histoire des théories de la communication – dont DeFleur/Ball-Rokeach, et même Wolf, parlent comme d'une espèce d'embryon ou d'un premier souffle d'une activité de la science de la communication – ne résiste pas à une lecture moins passionnelle. On peut lire, dans les pages de ce dernier auteur, qu'à propos de la théorie hypodermique, plus que d'un « modèle pour le processus de communication, on devrait parler d'une théorie de l'action élaborée par la psychologie béhavioriste » (Wolf, 1995, p. 24). Ici comme dans un grand nombre d'autres cas, moins que de « théories de la communication » on devrait parler de « théories sur la communication », théories concernant d'autres savoirs, appliquées à la problématique des processus et des phénomènes communicationnels ;

ainsi, derrière les habitudes du langage se cache une grande et inacceptable confusion entre l'objet de l'analyse (le phénomène communicationnel) et l'analyse de l'objet (le type de savoir auquel on fait appel). Vu de plus près, plusieurs des nos mythes sur le champ de la communication ne résistent pas à une lecture attentive des ouvrages de référence. Ce qui ne les a pas empêchés de donner leur contribution à la « politique d'autruche » relative aux fondements du domaine de connaissance. L'existence d'ouvrages de « théories de la communication » finit par être plus prégnante que tout le contenu sceptique exprimé à travers ces ouvrages.

Or, si les pièces du puzzle des théories de la communication ne s'ajustent pas les unes aux autres, ou si elles paraissent ne pas avoir de sens, ne serait-ce pas justement parce qu'elles n'ont été pas créées pour cela ? Si l'intelligibilité d'une unité hypothétique se pose comme un défi pour des générations de chercheurs, ne serait-il pas plus prudent de reformuler le problème ?

Tournons notre attention vers l'identification des procédés de systématisation normalement employés : en général, les études théoriques de la communication se contentent de présenter et de décrire un certain nombre de théories. Afin de faciliter l'exposé et offrir ainsi une certaine organisation à l'ensemble, plusieurs auteurs décident d'adopter un point de vue chronologique. Il va de soi que ce principe chronologique ne constitue qu'un « minimum d'organisation par ordre d'apparition des écoles ou tendances » (Mattelart et Mattelart, 1995, p. 4). Sans l'intention d'examiner sérieusement la question de l'unité du champ de la communication, sans expliciter ce qui leur permet de reconnaître comme d'une même espèce des théories de nature et provenance fort diverses, ces études théoriques ne développent pas le problème de la systématisation.

Le principal objectif de ces ouvrages se résume à dresser un inventaire de théories. Ils prennent en charge la fonction d'une première approche, une véritable reconnaissance du terrain ; ils ne peuvent pas – et ils n'ont pas la prétention – d'offrir le fondement nécessaire à la systématisation du savoir communicationnel. En revanche, les références que nous avons sur ce problème s'appuient sur ce type de travail. Ce sont ces mêmes ouvrages de théories de la communication qui servent de repère pour les analyses de la systématisation du champ d'étude, et donc pour les analyses et les diagnostics sceptiques. Mais si l'on prend en compte le problème des critères de sélection et de pertinence des théories, on peut alors évaluer la rupture qui s'introduit entre les limitations de ces ouvrages et les conditions vraiment nécessaires à l'évaluation de la possibilité de systématisation de ce domaine de connaissance.

De cette façon, saisi à partir de ces ensembles de théories, le problème de la systématisation reste insoluble. En général, il est formulé comme un casse-tête : les théories, telles les pièces d'un puzzle hypothétique, sont réunies et rapprochées dans l'espoir que, de leur confrontation, soient révélés des traits communs. On estime pouvoir arriver ainsi à une synthèse, ou consensus, à une représentation de l'unité du champ. On s'attend à dégager une théorie générale à partir des constellations de théories, mais on ne soumet pas à l'examen critique la façon dont on est parvenu à ces théories.

Si l'on tient compte qu'à l'origine ces théories n'ont jamais eu d'autres préoccupations que celles inscrites dans les horizons de leurs problématiques respectives, si elles n'ont jamais eu la prétention ou le souci de faire partie d'un enjeu majeur, si elles ne se reconnaissent pas comme faisant partie d'un « puzzle » communicationnel, comment alors peut-on prétendre trouver une unité à partir d'une synthèse a posteriori ? La transposition des théories de leur contexte d'origine vers le champ de la communication suscite une révision critique sur les conditions de possibilité d'une telle opération. Il faut rejeter les transcriptions littérales et mettre au premier plan le travail d'explicitation des règles

d'opération et les prémisses qui orientent l'identification de ces théories à la problématique communicationnelle. Autrement dit, il faut rendre le critère de sélection de ces ensembles théoriques. À défaut d'un tel travail, on peut comprendre les réserves d'un chercheur comme Bernard Miège lorsqu'il parle d'une « théorie générale improbable et même inconcevable » (Miège, 1995, p. 85). Cependant, quelle que soit la justesse des appréciations sceptiques, il faut reconnaître que celles-ci trouvent leur fondement sur les mêmes bases que les propositions qu'ils critiquent. Leur évaluation est élaborée à partir de ce qui semble être le seul matériel actuellement disponible : les recueils de théories.

Pour cette raison, il devient possible d'accepter l'élément principal de l'argumentation des sceptiques, à savoir leur diagnostic sur l'état actuel du champ, sans pourtant se mettre d'accord sur la thèse de fond qu'ils apportent : il s'agit de la seule ou de la meilleure alternative pour formuler notre problème. En effet, rien ne nous empêche de reconnaître la correction des évaluations sceptiques, en même temps que nous paraît abusive l'idée de prétendre nier la possibilité d'une structuration du champ, en fonction des résultats de l'analyse de son état actuel. Surtout lorsque nous commençons à nous rendre compte des insuffisances qui se trouvent à l'origine de ces compilations de théories et qui ont servi de fondement aux évaluations sceptiques.

Il est donc parfaitement possible de comprendre certaines raisons du scepticisme par rapport à la définition de la communication : comment ne pas être sceptique face à un tel état de dispersion des théories et des chances réduites de trouver un principe d'intelligibilité pour cet univers ? Par contre, d'un autre côté, pourquoi devrait-on fonder nos perspectives d'analyse sur les mêmes bases que celles dont on fait justement la critique ?

À notre avis, ceci nous semble le point capital pour la compréhension de l'attitude sceptique, car sans reconnaître la distinction entre les actuels recueils de théories et un authentique travail de systématisation, le scepticisme n'a pas avancé au-delà de la constatation d'un état de fait, mais il a peu fait en ce qui concerne l'analyse épistémologique proprement dite. Or, ce manque de réflexion épistémologique coïncide exactement avec ce qu'on peut critiquer dans l'attitude diamétralement opposée à celle du scepticisme, celle d'une « interdisciplinarité inconséquente », qui voit dans la diversité (trop diverse) du champ un facteur productif qui doit être conservé.

En effet, si l'idée de vouloir conserver un état de faible systématisation du domaine de connaissance, au nom d'une prétendue liberté interdisciplinaire, manque de sens, la position sceptique ne se présente pas comme une réfutation de ce genre d'interdisciplinarité. À l'inverse, il y voit une solution pour la faible organisation du champ communicationnel. De cette façon, l'état du champ est pris comme réflexion épistémologique, la description de l'état des faits se fait passer pour réflexion critique, superposant et faisant coïncider le problème avec la solution.

Mais pourquoi le désordre du corpus théorique devrait-il être élevé au statut de modèle épistémologique ? En réalité, il y a une profonde relation entre la position sceptique et l'interdisciplinarité. Celle-ci sert de contrepoids qui empêche le scepticisme de tirer toutes les conséquences de sa position : la défense de l'interdisciplinarité freine l'action des forces de désintégration totale du champ de la communication, présentes dans les arguments sceptiques. Moins qu'une réflexion épistémologique, l'interdisciplinarité apparaît pourtant dans les ouvrages de théories de la communication comme une justification d'un état de fait, elle n'a pas un contenu positif et se constitue comme une négation de l'actuelle structuration du savoir (au fond, elle prétend mener une critique de la nature analytique de la connaissance, sans pourtant soulever la question des conditions de possibilité et les limites d'une telle compréhension de la connaissance).

En ce qui concerne la question de la systématisation des théories, elle équivaut à l'inversion des facteurs en jeu. En faisant passer le problème pour la solution, l'interdisciplinarité disparaît avec le problème : à mesure que l'inconsistance et la dispersion du corpus théorique deviennent « normalité », l'interdisciplinarité s'institue comme la nature d'un genre de connaissance *sui generis* et s'institutionnalise comme champ. D'autre part, le scepticisme ne représente pas une position moins démobilisatrice pour la discussion épistémologique, soit parce qu'il se borne à indiquer et à décrire le problème (version plus modérée), soit parce qu'il condamne préalablement la possibilité de formuler la pertinence d'un savoir communicationnel (version plus radicale).

Enfin, la relation entre le scepticisme et les conservateurs d'une diversité interdisciplinaire signale l'union organique entre ces deux positions. Ils ne parviennent pas à se placer comme des positions vraiment antagoniques, cas exceptionnel, mais auquel il serait quand même plus logique de s'attendre. Si le scepticisme ne parvient pas à nier le savoir communicationnel, comme le laissent entendre certains passages cités au début de cet article, c'est parce qu'il ne représente que le premier moment d'une démarche qui s'achève avec l'instauration de l'interdisciplinarité. Ce qui explique l'étrange coïncidence que ces sceptiques soient aussi les représentants du savoir communicationnel.

L'analyse de leurs insuffisances épistémologiques nous montre que ces deux positions ne peuvent pas être soutenues comme des positions définitives pour notre domaine de connaissance. Il faut donc surmonter les obstacles que ces positions dominantes représentent pour le développement de la réflexion épistémologique, au risque de voir l'édifice de la communication s'effondrer sous le poids de l'accumulation d'innombrables perspectives (interdisciplinarité), ou simplement en donnant suite à l'argumentation sceptique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Balle, Francis, *Media et Société*, Éditions Monchrestien, 1992.
- Bougnoux, Daniel, *Introdução às Ciências da Comunicação*, Edusc. Bauru, 1999.
- Eco, Umberto, *Viagem a Irrealidade Cotidiana*, Nova Fronteira, Rio de Janeiro, 1984.
- Escarpit, Robert, *L'Information et la communication : théorie générale*, Hachette, 1991.
- Marques de Melo, Javier, *Comunicação Social : Teoria e Pesquisa*, Vozes, Petrópolis, 1973.
- Martino, Luiz C., « Interdisciplinaridade e Objeto de Estudo da Comunicação », in Antonio Fausto Neto, Sérgio Porto, J.-L. Aidar Prado (orgs), *Campo da Comunicação : caracterização, problematização e prespectivas*, Editora Universitária/UFPB, João Pessoa, 2001(a).
- Martino, Luiz C. – « Elementos para uma Epistemologia da Comunicação », in A. Fausto Neto, S.-D. Porto, J.-L. Aidar Prado (orgs), *Campo da Comunicação : caracterização, problematização e prespectivas*. Ed. Universitária/UFPB, João Pessoa, 2001(b).
- Martino, Luiz C., *De Qual Comunicação Estamos Falando ?*, in A. Holthfeldt ; L. Martino ; V. França (orgs.), *Teorias da Comunicação*, Vozes, Petrópolis, 2001(c).
- Mattelart, Armand et Mattelart, Michèle, *Histoire des théories de la communication*, La Découverte, Paris, 1995.
- Miège, Bernard, « La faible pertinence des théories générales de la communication », in Sfez, Lucien (org.), *Technologies et symboliques de la communication*, Colloque de Cerisy 1988, Presses Universitaires de Grenoble, 1990.
- Miège, Bernard, *La Pensée communicationnelle*, Presses Universitaires de Grenoble, 1995.
- Moragas, Miguel de (ed.), *Sociología de la comunicación de masas : 1) escuelas y autores*, Editorial G. Gili, 1a ed. Barcelona, 1985, Para a presente versão, México, 1993.
- Rüdiger, Francisco, *Introdução à Teoria da Comunicação*, Edicon, São Paulo, 1998.
- Defleur, Melvin L. e Ball-Rokeach, Sandra, *Teorias da Comunicação de Massa*, Jorge Zahar Editor, Rio de Janeiro, 1993.
- Wolf, Mauro, *Teorias da Comunicação*, Presença, Lisboa, 1995.